Sociopoétiques

Pour citer cet article :

Françoise LE BORGNE et Rémi ASTRUC, « Des esthétiques de la communauté à l'étude des communautés intentionnelles : un parcours de recherche », *Sociopoétiques* [En ligne], 11 | 2026
DOI : https://doi.org/10.52497/sociopoetiques.2804

La revue *Sociopoétiques* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Les articles de la revue sont utilisables sous licences CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, extraits d'œuvres) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

L'Université Clermont Auvergne est l'éditeur de la revue en ligne *Sociopoétiques*.

Sociopoétiques

DES ESTHÉTIQUES DE LA COMMUNAUTÉ À L'ÉTUDE DES COMMUNAUTÉS INTENTIONNELLES : UN PARCOURS DE RECHERCHE

Entretien de Françoise Le Borgne avec Rémi Astruc

Françoise Le Borgne
CELIS, Université Clermont Auvergne

Rémi Astruc
Professeur de littératures francophones et comparées à CY Cergy Paris Université et membre de l'Institut universitaire de France.

Comment est né votre intérêt pour la communauté ?

De manière peut-être surprenante, cet intérêt est né de la littérature. Voici comment : je travaillais depuis plusieurs années sur la notion de grotesque que je cherchais à appliquer au roman et au cinéma du XX^e^ siècle. Je m'efforçais d'actualiser cette notion par rapport à son invention à la Renaissance et à son utilisation par les romantiques. Mon approche se voulait anthropologique et j'essayais de démontrer que ce comique de l'extrême était moins un trait esthétique de surface qu'il ne traduisait un fait social plus profond, anthropologique justement. À travers le grotesque, je montrais que s'exprimait par les arts un malaise existentiel, et pour une société la difficulté en particulier d'accepter le changement et la différence.

J'en trouvais la preuve dans les œuvres que j'étudiais, où je voyais que les personnages devenaient des monstruosités grotesques lorsqu'ils se singularisaient du collectif dont ils étaient issus. Mais cette singularisation me semblait moins relever alors d'un choix volontaire et conscient que d'un reproche plus ou moins latent adressé à un environnement défaillant, incapable de les intégrer proprement, par exemple chez Kafka, Philip Roth ou encore Sony Labou Tansi… La singularisation monstrueuse

m'apparaissait donc comme la conséquence directe d'un sentiment de manque de communauté et du rejet des modes d'intégration et d'identité proposés par la société.

À ce moment-là, mon intérêt pour les excès comiques dans les œuvres s'est déplacé vers une recherche des formes et de la représentation de la communauté dans celles-ci. J'ai intégré les apports sociologiques et philosophiques des pensées de la communauté et j'ai essayé d'articuler ces réflexions avec l'analyse que je faisais des phénomènes littéraires et artistiques.

Quels sont pour vous les enjeux d'une recherche contemporaine sur la communauté ?

La communauté est une question « évanescente » comme j'ai pu la qualifier dans mon livre *Nous ? L'aspiration à la communauté et les arts*[1]. Je veux dire par là qu'à certaines périodes, régulières, on la voit revenir sur le devant des préoccupations et à d'autres, au contraire, se faire plus discrète. Mais elle reste néanmoins toujours présente. Ce fut par exemple le cas quand, après une éclipse disons depuis la fin des années 1960, s'est noué dans les années 1980 en philosophie – mais c'était aussi au départ une réflexion sur la littérature –, le dialogue entre Maurice Blanchot et Jean-Luc Nancy. Pour élargir le propos, on peut dire plus généralement que la question de la communauté (au sens de notre désir d'une forme plus riche et plus nourrissante de Tout social) est une question qu'on ne peut éviter, car elle ne cesse de toute façon de se poser à nous. Dit autrement, la communauté nous « appelle » et nous somme de répondre à son appel.

C'est une question essentielle parce qu'elle engage la façon dont nous imaginons le monde dans lequel nous souhaiterions vivre. Aucune société, à aucun moment, ne peut donc faire l'économie de cette réflexion. Dernièrement, en France, la question de la communauté s'est par exemple trouvée reformulée à partir des expériences de lutte sociale et écologique très concrètes portées par des mouvements comme celui de Notre-Dame-des-Landes (la ZAD) ou plus récemment Les Soulèvements de la Terre. Soit des oppositions politiquement très visibles au modèle dominant et partant totalitaire de développement de notre société. La lutte contre « l'aéroport *et son monde* » telle que formulée à Notre-Dame-des-Landes signale bien une lutte qui oppose deux « mondes » concurrents et largement incompatibles. Or on peut dire que l'un repose sur un modèle de communauté et l'autre est un modèle de société. En ce sens, la ZAD, plus encore qu'une « zone » à défendre, est une forme de vie – communautaire – à défendre contre « l'amincissement » du monde (Stengers) qui réduit les possibilités d'existence à un modèle partout identique. En éliminant les possibilités de vivre autrement et de faire des expériences différentes, une forme de « monoculture humaine » s'impose, dont on sent bien aujourd'hui qu'elle est désastreuse pour la Terre et pour le devenir de l'humanité même.

J'essaie pour ma part de mener cette recherche dans le champ esthétique, et notamment de la littérature. Car c'est le lieu où la réflexion a le plus de mal à se

1. Rémi Astruc, *Nous ? L'aspiration à la communauté et les arts*, Versailles, RKI Press, 2015.

développer profondément et de manière continue. Par exemple, on parle beaucoup de commun, *des* communs, du bien commun, mais c'est trop souvent pour se concentrer exclusivement sur les dimensions socio-économiques et écologiques, sans voir que c'est bien un modèle dans son ensemble qui est à contester et réimaginer, et donc que les dimensions esthétiques sont au moins aussi importantes que les autres pour aborder ce combat. En vérité, je pense même que l'esthétique est un champ de résistance absolument premier et essentiel car l'idée de qualité de la vie elle-même (par opposition à l'idée de quantité) est une appréciation esthétique : la « belle vie », c'est une vie où l'on n'est plus obligé de compter.

Pourquoi avez-vous créé un site pour regrouper la « communauté des chercheurs sur la communauté », ce qui constitue une initiative plutôt originale dans le milieu académique ?

Dans mon expérience, les métiers de la recherche académique, en littérature comme sans doute dans la plupart des sciences humaines et sociales, sont des voies incroyablement solitaires. On commence par faire une thèse seul et on continue ensuite à faire des recherches le plus souvent dans son coin, en creusant son sillon. Dans cette carrière, tout est fait pour maintenir cette logique individuelle et individualiste, même à l'intérieur des laboratoires qui nous accueillent et qui se targuent pourtant de promouvoir une interdisciplinarité qui reste le plus souvent balbutiante. J'ai personnellement beaucoup souffert de cet isolement car j'aspirais à travailler en commun au sein d'une équipe, à me mettre au service d'une dynamique collective, qu'elle soit ou non impulsée par une personnalité motrice. Je n'ai jamais vraiment trouvé cet environnement qui aurait pu être motivant et épanouissant.

Restaient les éphémères occasions de rencontre et d'échanges entre pairs occupés par les mêmes sujets : les colloques. La « communauté des chercheurs sur la communauté » ou CCC est ainsi une initiative née en 2015, dans le sillage d'un grand colloque à Athènes qui avait réuni autour de Jean-Luc Nancy et de son travail philosophique beaucoup de chercheurs européens et étrangers. J'y avais retrouvé plusieurs collègues que j'avais rencontrés quelques années plus tôt à l'université de Birkbeck de Londres lors d'un colloque dédié cette fois à la « Communauté qui vient », proposition stimulante de la part d'un autre philosophe qui s'est beaucoup intéressé lui aussi à la communauté : Giorgio Agamben. Puisqu'il y avait un petit groupe de chercheurs qui travaillaient sur les mêmes thématiques, je me suis dit qu'il serait bon de ne pas attendre les opportunités plus ou moins éloignées de nous retrouver, que nous pourrions mener un travail de coopération plus suivi et notamment organiser ensemble des événements qui nous rassemblent, répondre ensemble à des appels à financement, etc. Jean-Luc Nancy a salué l'initiative et accepté d'être un peu le parrain de ce site qui a grossi petit à petit en s'enrichissant de nouvelles rubriques et de nouveaux lecteurs, jusqu'à recevoir plusieurs milliers de visites par mois. Il a fêté ses dix ans l'an dernier.

Il s'agissait également d'organiser une veille scientifique autour des actualités, événements, publications qui touchaient à la question du commun et de la communauté, afin d'être utile aux chercheurs qui s'intéressent à ces thématiques, par-delà les disciplines ou les réseaux nationaux. C'est une belle expérience, mais c'est difficile

à tenir dans la durée en impliquant un groupe de contributeurs réguliers et stables. Encore une fois, malgré les encouragements de mes collègues, je me suis souvent senti bien seul à animer cette communauté et ses activités.

Pourquoi la conception anarchiste de la communauté vous paraît-elle particulièrement intéressante ?

Pendant un siècle tout entier, le communisme a en quelque sorte confisqué la question de la communauté, en monopolisant l'horizon de réponse possible. Or la proposition communiste imagine une communauté sur la base d'une égalisation des conditions qui pour de multiples raisons finit en pratique par porter atteinte à la liberté individuelle. Cette communauté a trouvé historiquement à s'incarner non pas dans le peuple universel des travailleurs mais dans le parti État qui dirige tout et le plus souvent par la violence. Cette vision a largement éclipsé l'aspiration anarchiste à une communauté qui ne serait pas organisée sous la forme d'un État ou en vue de la prise du pouvoir, mais contre tout pouvoir oppressif et contre l'idée d'État elle-même. L'intérêt pour une façon de penser qui prend sa source dans la libre association des hommes et dans la méfiance des processus autoritaires et des institutions me semble avoir retrouvé une certaine actualité au cours des dernières années. Dans les ruines du communisme d'État et face aux destructions de la mondialisation néolibérale renaît en effet le désir d'un communisme qui pourrait se vivre selon des modalités plus pacifiques et à une autre échelle, plus locale, plus mesurée, plus concrète et plus respectueuse aussi des hommes et de l'environnement, dans des petits groupes qui se développent loin des processus étatiques, au niveau de la commune, du village, au contact donc du concret des lieux et des existences. Cela ne règle pas toutes les questions, mais c'est une piste porteuse d'espoir que celle entrevue naguère notamment par des personnalités aussi différentes que Pierre-Joseph Proudhon, Élisée Reclus ou Martin Buber. Elle a été reprise dans le monde occidental au début du XXIe siècle au moment des mouvements altermondialistes (et leurs suites comme *Occupy Wall Street*), et d'une certaine manière c'est cette même aspiration qui a inspiré ailleurs les révoltes du Rojava et du Chiapas notamment. L'enjeu est aujourd'hui d'y intégrer les préoccupations écologiques contemporaines, tout en étant susceptible d'accueillir aussi les enseignements des communautés autochtones ou traditionnelles, ainsi que les critiques issues de la pensée écoféministe et décoloniale. Cela ouvre la porte à de nouvelles expérimentations situées, où la vertu d'un faire-commun seul capable de défier l'organisation néolibérale du monde serait retrouvée.

Dans le monde académique, la réflexion sur ce que les philosophes doivent à la pensée anarchiste (le livre *Au voleur !,* de Catherine Malabou[2]), sur les correspondances historiques entre les luttes écologiques (la « forme-Commune » de Kristin Ross[3]), les travaux sur la pensée des romantiques libertaires de Michael Löwy par exemple, ainsi que plus largement tout un courant de l'anthropologie contemporaine montrent un

2. Catherine Malabou, *Au voleur ! Anarchisme et philosophie*, Paris, Presses universitaires de France, 2022.
3. Kristin Ross, *La forme-Commune. La lutte comme manière d'habiter,* Paris, La fabrique éditions, 2023.

intérêt renouvelé pour la perspective anarchiste sur la communauté, à la lumière des problématiques d'aujourd'hui.

Dans *Thiéfaine, poésie souterraine*, vous soulignez l'existence d'une forme de « confrérie », de « communauté émotive ou sensible » qui s'est constituée autour de ce chanteur. Est-ce que cette « communauté d'émotion » ne se concrétise qu'au moment des concerts ou a-t-elle d'autres formes d'existence ?

Il y a quelques années, dans le cadre de cette réflexion sur les esthétiques de la communauté, je me suis en effet intéressé à ce que j'appelle des « figures » de la communauté, c'est-à-dire des personnalités ou des formations charismatiques qui aimantent d'autres êtres et agrègent ainsi autour de productions esthétiques de véritables communautés, contribuant à former des groupes affinitaires puissants. Assez naturellement, je me suis souvenu de l'importance qu'avaient eue pour moi quelques expériences poétiques et musicales, comment elles avaient influencé ma construction sensible par la formation non seulement d'un goût mais aussi d'un parti-pris esthétique qui me rapprochait de certains camarades et m'éloignait d'autres.

Le chanteur Hubert-Félix Thiéfaine incarnait l'une de ces expériences. En travaillant sur son œuvre, j'ai été frappé de découvrir à quel point il avait en effet suscité une véritable communauté d'émotion dans son public. Autour de lui s'était regroupé un petit monde pas seulement de fans – comme ce serait alors le cas pour toutes les « vedettes » –, mais une communauté de sensibilité qui dans les termes de Jacques Rancière relève d'une partition sensible du monde. Thiéfaine a ainsi cristallisé autour de sa personne, de sa musique, et surtout selon moi de ses textes, une perception esthétique commune et partagée de la vie dans laquelle une multitude de personnes, pourtant très différentes, se reconnaissent et cela bien au-delà des seuls concerts. Puisqu'elle ne se donne à voir comme telle que lors des rassemblements que sont les concerts mais continue d'exister à bas bruit tout le reste du temps, c'est une communauté largement « souterraine ». Je n'étais par exemple jamais allé moi-même à un concert et je n'écoutais plus cette musique, mais je sais qu'elle avait joué un rôle important pour moi et en un sens le jouait toujours.

De la même manière, je me suis intéressé un peu plus tard (dans le cadre d'un colloque à la BNF) à un autre catalyseur émotif de mes jeunes années, en me souvenant de l'engouement ressenti pour le groupe de punk français Bérurier noir (musique qu'on appelait alors « alternative ») dans les années 1980. Dans ce cas également, ce qui était partagé était bien au-delà de la musique ou des paroles (même si celles-ci sont évidemment importantes), mais tout un style de vie, un engagement politico-esthétique qui façonne une communauté dans tous les aspects de la vie. Le « punk » est ainsi bien plus qu'une musique, un style vestimentaire, une révolte poétique et politique, c'est plus largement une forme de vie, dont la dimension communautaire, antisociale, est absolument évidente.

Que vous ont apporté vos séjours à Auroville dans votre compréhension du phénomène communautaire ?

J'ai eu la chance en 2021 de bénéficier d'une bourse de l'INSHS pour conduire un projet de recherches sur une communauté réelle, ce que les Anglo-Saxons appellent

une communauté intentionnelle. Pour la première fois, j'ai donc quitté le champ de la théorie pour étudier les productions esthétiques d'une communauté existante. J'ai choisi la plus importante d'entre elles (3 500 habitants environ), une taille qui permet d'envisager une réelle alternative à la vie en société. C'est aussi l'une des plus anciennes communautés « utopiques » existantes, puisqu'elle a vu le jour en 1968 dans le sillage de la vague contestataire des années 1960. Afin de mieux la comprendre, j'ai ensuite élargi mon enquête à d'autres aspects de la ville, en m'intéressant en particulier à ses propositions politiques et spirituelles.

J'ai rencontré là-bas toutes sortes de gens extraordinaires, dont beaucoup de Français – Auroville a la particularité d'être véritablement internationale, avec près de 60 nationalités différentes présentes sur place –, réunis dans l'espoir de fabriquer une vie meilleure, plus consciente, plus harmonieuse et plus pacifique, à l'écart de tout dogme et de toute religion. J'ai été frappé par la richesse des personnalités rencontrées, vraiment des aventuriers au sens fort de ce terme, qui ont pris le risque de tout abandonner pour recommencer leur vie là-bas. Loin des modèles hérités, ils se sont efforcés de tout reprendre à zéro, de réinventer une façon de vivre, dans l'espoir de parvenir à la constitution d'une société « améliorée », c'est-à-dire respectueuse, accueillante et conviviale, avec bien sûr les erreurs et les tâtonnements qu'implique l'expérimentation (cela fait partie intégrante de l'aventure), mais aussi de formidables réussites. Ce sont pour moi les seuls vrais héros d'aujourd'hui que je connaisse.

À la différence des communautés de lutte politique, comme Notre-Dame-des-Landes déjà mentionnée, Auroville est une communauté qui essaie de se constituer par la paix et la concorde. C'est là sa dimension spirituelle, qui est très exigeante. Mais ce type d'initiative se retrouve en fait un peu partout à travers le monde : par exemple Findhorn en Écosse, Damanhur en Italie, Tamera au Portugal, Zegg en Allemagne, Twin Oaks aux États-Unis, etc., des communautés bâties sur des idéaux chaque fois différents mais sur un même principe d'alternative au « monde tel qu'il est ». Plus près de nous, on trouve aussi des expérimentations à une échelle plus restreinte et avec des ambitions plus mesurées, comme des éco-villages, des habitats partagés, des tiers-lieux collaboratifs. Le même principe de communauté donne ainsi lieu à des expérimentations innombrables sous des formes extrêmement diverses et variées, c'est là sa richesse et sa promesse.

Quel était votre projet en écrivant *Auroville : expérimenter la vie divine*[4] (2025), qui témoigne d'une forte adhésion à cette expérience communautaire ?

Mon objectif était de porter un regard non pas objectif mais « scientifique », c'est-à-dire dépassionné, sur cette expérience de vie communautaire. Parce qu'elle est à proprement parler extraordinaire, elle suscite naturellement beaucoup de réactions enflammées et on peut lire ou entendre beaucoup de choses aussi bien très positives que très négatives sur cette communauté. Moi qui ne connaissais à peu près rien du projet avant de me rendre sur place et alors que je ne m'étais par exemple jamais

4. Rémi Astruc, Auroville : *Expérimenter la vie divine. Beauté – Anarchie – Spiritualité*, Auroville, Auroville Press Publishers, 2025.

intéressé à la question de la spiritualité, je voulais donc apporter un point de vue qui ne soit pas une célébration ou une dénonciation, mais qui s'approche d'une appréciation honnête et surtout informée, qui ne puisse par conséquent pas être soupçonnée de partialité. En réalisant mon enquête, j'ai été impressionné par ce que je découvrais de la mise en œuvre concrète de ce projet fou : réaliser concrètement l'unité humaine sur un bout de territoire qui n'appartiendrait à personne en particulier mais, comme le dit la Charte de la ville, appartiendrait « à l'humanité en général ». J'ai vu aussi les immenses difficultés auxquelles se confronte une telle entreprise. C'est pourquoi je me suis vite rendu compte qu'il n'était pas possible d'aborder de façon détachée ou prétendument « neutre » une telle réalisation. Je défends aujourd'hui l'idée que ce type de tentative, avec toutes les insuffisances, les errements et les compromissions qui l'accompagnent inévitablement, doit être évaluée en tant qu'expérimentation admirable et en un sens nécessaire. C'est seulement dans cet esprit-là qu'on peut l'évaluer de façon juste. Pour le dire autrement, cela ne fait aucun sens d'évaluer un tel projet de transformation de la vie humaine avec les critères habituels qui servent à mesurer les réalisations humaines ordinaires. Car Auroville n'est pas n'importe quel regroupement de personnes, comme une association de bénévoles, un écoquartier ou un petit village de France ou d'ailleurs. Il ne s'agit pas en faisant cela de s'interdire toute critique mais de prendre bien soin de replacer celle-ci dans le cadre spécifique de cette aventure, c'est-à-dire en tant qu'expérience visant à transformer la vie dans son ensemble et à inventer de nouvelles formes d'existence.

Quand Philippe Descola par exemple fait l'éloge de la ZAD comme un des rares lieux où se compose aujourd'hui un autre monde possible, sa description s'inscrit d'emblée dans un horizon où cette composition est bonne par nature, nécessaire, vitale, et doit donc être préservée et valorisée. Cela ne remet pas en cause la scientificité de sa démarche et de sa description, au contraire cela l'inscrit dans un cadre approprié en dehors duquel toute évaluation serait erronée. J'ai tâché de faire de même pour Auroville. Parce qu'elles ménagent l'espoir de vivre autrement que selon les normes mortifères d'un monde globalisé aujourd'hui au bord de l'explosion, les expériences de vie en communauté – qu'elles échouent ou qu'elles réussissent – doivent être célébrées et sont donc en soi inestimables. Elles démontrent par la pratique qu'« un autre possible est possible[5] » comme l'écrit l'anthropologue Arturo Escobar, et cela est absolument capital pour préserver l'espoir de « changer le monde ». Malgré tout ce qu'on entend parfois dire d'Auroville (l'entreprise serait un échec, elle serait fondamentalement néocoloniale, elle serait odieusement matérialiste, etc.) – ce qui est peut-être en partie exact, mais dans le même temps tellement erroné –, on doit lui savoir gré d'exister et remercier tous ceux qui ont rendu possible une telle expérimentation.

Votre recherche sur la communauté concerne la philosophie, la littérature, les arts, les phénomènes sociaux : est-ce qu'elle amène à redéfinir les modalités de votre discipline d'origine, la littérature comparée ?

---

5. Arturo Escobar, *Un autre monde est possible*, essai traduit de l'espagnol par Claude Rougier, Veules-les-Roses/Dakar, Éditions Zulma/Jimsaan, 2024.

La littérature comparée, telle que je la conçois, est moins une discipline parmi d'autres qu'une approche souple, transdisciplinaire, voire *in-disciplinaire* comme le disent certains collègues. Elle permet en tout cas d'élargir nos modes d'attention habituels et de faire preuve d'inventivité pour s'adapter à une pluralité d'objets textuels ou non textuels. Je rappelle aussi régulièrement à mes étudiants que le nom complet de cette discipline est « littérature générale et comparée » et je suis personnellement très attaché à l'épithète « général » : il implique un effort de généralisation qui, pour les comprendre, replace les œuvres dans leur contexte plus large. Les faits littéraires ou esthétiques font en effet partie des activités humaines qui visent, plus généralement, à comprendre le monde et parfois à chercher comment mieux l'habiter. Je parle souvent de dynamiques, ce qui évite de figer ce qu'on observe dans le temps de l'observation. Jean-Luc Nancy utilisait quant à lui le terme d'« écriture-littérature » pour désigner l'ensemble des phénomènes engagés dans ces activités que sont la création et l'attention esthétique. Les œuvres individuelles participent de ce grand mouvement qui les englobe et les dépasse, elles sont partie prenante de cette « généralité » que la littérature comparée cherche parfois à étudier. En ce sens, les recherches sur les esthétiques du commun et de la communauté relèvent bien par nature de cet au-delà des disciplines qui personnellement me sert de méthode.